TRANSFUGE
Choisissez le camp de la culture

Septembre 2015

1001 NUITS, PUISSANCE SEPT

Événement éditorial : parution en un seul volume des trois romans qui composent le grand œuvre de **Miquel de Palol**, *Le Jardin des sept crépuscules*. PAR DAMIEN AUBEL

On le croyait parti sans laisser d'adresse, mis en bière sans cérémonie par l'autofiction et ses avatars nombrilo-intimistes, condamné à prendre la poussière dans les mausolées de l'Histoire littéraire… Mais il est toujours là, plus vivant, plus pharaoniquement ambitieux que jamais. « Il », c'est-à-dire le grand roman européen, avec autant d'estomac (plus de mille pages ici) que de cellules grises (histoire, philosophie, cosmologies ésotériques : il brasse tout), le digne héritier des Broch, Mann, Musil. Miquel de Palol, c'est le cousin catalan et contemporain des fresquistes titanesques de l'Europe agonisante de l'entre-deux-guerres. Son roman, triptyque arborescent (*Phrixos le fou* et *À bord du Googol*, déjà parus en tomes séparés, et la coda, *La Tête d'Orion*, traduit pour la première fois en français), est une danse aux pas enchevêtrés au-dessus du volcan d'une catastrophe planétaire. Un futur (très) proche, étonnamment similaire à nos temps de convulsions, où les derniers résidus de l'humanisme prennent définitivement l'eau : *« Dans le meilleur des cas, on va assister à la fin du modèle d'organisation sociale et politique en vigueur depuis deux mille cinq cents ans »*, pronostique sombrement un personnage. Reflet (à peine) déformé de l'air du temps, mais aussi, à l'instar de ses illustres devanciers, arche de Noé de toute une culture qui se sent à l'article de la mort, récapitulation géniale de siècles de pensée et de concepts : Dieu, l'Histoire, la Raison… « Sept crépuscules », soit sept journées : un heptaméron, si on veut être pédant. Un patron archiclassique, mais à l'efficacité inentamée : une poignée de privilégiés trouve refuge « au milieu du luxe babylonien » d'une vaste demeure isolée. Là, comme en d'autres époques on tentait de conjurer la peste à Florence, ils parlent. Enfilent les récits gigognes. *Le Jardin des sept crépuscules* est une galerie des glaces : les histoires se réverbèrent les unes les autres, s'appellent et se prolongent dans un mouvement qui semble reporter leur point de fuite à l'infini.

Et ce qui se découvre, ainsi, c'est l'envers du miroir. Les dessous d'un ordre mondial qui s'est érigé sur les décombres des idéologies, où fric et pouvoir tissent une tapisserie dont Miquel de Palol entortille les nœuds avec un savoir-faire qui emprunte autant aux meilleurs artisans du thriller d'espionnage qu'aux émules d'Homère. Au centre de l'affaire, la banque Mir, et la succession complexe du patriarche. Les bras de fer dynastico-financiers ne sont que la partie émergée d'un autre iceberg narratif, en forme de conte (cruel) : la quête du « joyau » – bijou ou concept, on ne sait pas trop ce que recouvre le nom. Mais source en tout cas d'un pouvoir qui passe l'entendement, et objet de toutes les convoitises. Petites frappes barcelonaises et épigones jamesbondiens ; ordinateurs pensants et clubs de suicidaires blasés ; pirates de haute mer et pensionnaires d'un asile de fous… Toute une foule bariolée, aimantée autant par le joyau que par l'énergie narrative d'un Palol, qui fait proliférer les conteurs, s'affronte, se trahit, s'assassine à tour de bras. Le livre est un miroir brisé, chaque récit est l'éclat, scintillant, d'un tout qu'on ne percevra que kaléidoscopiquement. Un tout qui peut être aussi bien l'intrigue politico-policière du « joyau » et ses mille ramifications ; un ordre mathématique et cosmologique (Miquel de Palol décline avec un plaisir un tantinet pervers références à l'astrologie et considérations chiffrées) ; ou encore un système philosophique qui affleurerait au gré des commentaires suscités par les récits des uns et des autres, où l'on discute humanité, destin et autres obsessions de la pensée. Il y a un peu de tout ça, mais aucune clef n'est définitive ni complète. Les miroirs sont toujours trompeurs – et c'est sans doute pourquoi on n'en finit pas de se laisser prendre à leurs charmes…

LE JARDIN DES SEPT CRÉPUSCULES
traduit du catalan par François-Michel Durazzo
Zulma
1 148 p., 28,50 €